

## **La connaissance n'est pas un privilège, mais un don à tous**

*Extraits de l'interview donnée à Claudine Faure, octobre 1987.*

**Père Joseph :** L'école, c'est le temple du savoir. Les enfants aiment tellement aller à l'école, ils en rêvent de cette école et ils voudraient y aller. Puis ils arrivent à l'école, et ce n'est pas leur milieu, parfois on leur pose des questions qu'ils ne comprennent pas ou parfois qu'ils comprennent de trop. On leur fait des réflexions et ils sont très sensibles. Parfois dans la cour, on traite la mère, on traite le père de fainéant, et puis tout ça c'est accepté parfois par les maîtres et ils ne comprennent pas les gosses. Très rapidement, les enfants se sentent rejetés.

Moi j'étais comme ça vous savez. Je suis encore comme ça maintenant, j'ai du mal à me mettre en route, je traîne de la tête je traîne des pieds, c'est long, c'est long.

Il va falloir de la patience et souvent, on n'a pas la patience avec ces gosses-là. Et puis c'est sûr que ces gosses parfois font du bruit, chez eux tout est tellement désordre et chaos, non pas parce qu'il n'y a pas d'ordre, il y a l'ordre de la misère c'est-à-dire le désordre même. Alors, ils ne font pas attention aux choses, ils font du bruit, ils ont un langage parfois un peu plus vert que d'autres, alors on ne les comprend pas. Eux qui étaient si heureux d'aller à l'école, au bout de très peu de temps, ils ne veulent plus y aller. Les parents sentent bien que leurs enfants souffrent alors ils n'osent pas trop les forcer. Si l'instituteur ne vient pas voir la maman ou le papa, si l'institutrice ne vient pas dans le quartier, elle ne va pas comprendre. Si l'enfant arrive avec des bêtes dans les cheveux et pour les enfants de la misère il y a aussi les odeurs. Tout cela fait que l'enfant est mal dans sa peau. C'est pour ça que je leur apprenais à danser pour qu'ils soient bien dans leur peau, pour que lorsqu'ils arrivent à l'école, ils puissent faire la nique aux autres.

**Claudine :** Souvent ils se sentent différents ?

**Père Joseph :** Oui, ils se sentent différents en ce sens qu'on leur dit bien qu'ils sont différents. Différents aussi parce que bien souvent ils ont des vêtements qui ne sont pas adaptés, des vêtements qui viennent des vestiaires. Moi j'ai été habillé avec les vestiaires, et le premier costume que j'ai eu, je me rappellerai toujours, je l'avais acheté avec maman dans un magasin tenu par un Israélite, qui aimait bien maman, qui avait du respect pour elle. Et là, maman avait acheté mon premier costume, un costume dont les manches me couvraient entièrement la main. Elle disait : «Il va grandir et comme cela, il en aura pour deux ans, trois ans ». On est toujours plus ou moins bien habillé, toujours plus ou moins bien mis, c'est clair, on se sent différent, on se sent certainement différent et

puis parfois on se sent différent parce que les parents des autres disent à leurs enfants de ne pas fréquenter ces gosses-là. Et ça se dit : « Ma mère m'a dit que ». Mon père m'a dit que... » Et ça reste.

**Claudine** : Est-ce que les parents ont conscience de l'importance de l'école pour leurs enfants ?

**Père Joseph** : C'est très contradictoire, vous allez entendre des pères qui vont vous dire et dire à leurs enfants : « Moi je n'ai pas été à l'école, je ne sais pas lire et écrire et je n'ai pas eu mon certificat d'études et je ne suis pas plus bête que les autres et tu vois j'ai réussi ». Et quand on voit la réussite, c'est la misère. Mais ça, c'est la vantardise des pauvres. En réalité, au fond d'eux-mêmes, tous les parents ont ce besoin que l'enfant apprenne, mais l'école les a tellement humiliés, non pas qu'elle a voulu les humilier mais c'est tellement un autre monde, c'est tellement ailleurs, c'est comme l'église c'est ailleurs. Le supermarché serait aussi ailleurs mais au supermarché on peut piquer quelque chose. Mais à l'école, on ne peut rien piquer, à l'église encore moins. Les parents ont beaucoup souffert de l'école, beaucoup souffert.

Il y a quelques temps on me demandait de dédicacer un livre sur la poésie, et j'ai pris comme dédicace : « Je suis jaloux ». Je suis jaloux de tous ceux qui ont pu, dès leur jeune âge, découvrir Beethoven, découvrir Mozart ou d'autres, et moi je n'ai jamais pu le faire et c'est pour cela que toute ma vie j'ai voulu que les enfants apprennent, connaissent l'art, la poésie, la beauté. Les pauvres n'ont pas tellement la jalousie des riches à cause de leurs richesses. Il y a un gosse qui disait : « Ils sont tellement encombrés les riches avec tout ce qu'ils ont qu'ils ne peuvent être que malheureux » ! Mais je crois que c'est l'ignorance qui les rend jaloux, ils subissent et souffrent de l'ignorance dans laquelle on les a maintenus. Tous ceux à qui j'ai parlé longuement et qui se sont révélés, dévoilés, m'ont toujours dit la même chose : « Nous on ne nous a rien appris, on est des bêtes, on est bête ». Alors on reste bête, puis on s'enferme dans la bêtise.

C'est très grave, vous savez. L'injustice de la privation est affreuse, mais l'injustice de l'ignorance c'est certainement le plus grand mal qu'on puisse faire à n'importe qui. C'est l'injustice extrême parce que c'est priver les gens de participer à la vie du monde, à la connaissance des êtres, des choses, des événements, de tout. C'est priver les gens de la connaissance de Dieu. C'est affreux, c'est affreux, affreux c'est l'extrême injustice, c'est la plus grande injustice. C'est pourquoi le Mouvement a toujours lutté, que les volontaires luttent pour que dès l'enfance, les enfants reçoivent le maximum de ce qu'ils peuvent recevoir, qu'ils puissent en profiter, et le développer pour pouvoir se permettre demain d'avoir un esprit clair, un langage compréhensible et pouvoir de ce fait se sentir exister devant les autres.

**Claudine** : Est-ce qu'ils manquent d'assurance ?

**Père Joseph** : Oh forcément. Moi-même je manque d'assurance, on ne le dirait pas mais j'ai toujours été timide, j'ai toujours l'impression que l'autre devant moi m'est supérieur, fait mieux, dit mieux, sait mieux. C'est fatal, surtout que toute la vie des familles est toujours rabaissée.

On ne leur demande jamais conseil, jamais leur avis même en ce qui les regarde. Je me rappelle d'une maman qui me disait : « C'est très curieux, je connais pourtant bien mes enfants et on me les retire : « On ne m'a pas demandé où est-ce qu'on pourrait les mettre, à qui on pourrait les confier. Et on ne m'a rien demandé, mais je les connais bien ».

C'est comme ça, le pauvre est considéré d'emblée comme un ignorant, donc comme incapable de pouvoir exprimer quoi que ce soit. Par conséquent, je crois que l'assisté par ignorance, c'est le pire de tout. Remarquez que dans les prisons, les aumôniers révèlent qu'une grande partie des détenus ne sait pas lire et écrire et qu'ils sont du monde de la misère.

**Claudine** : Est- que votre action pour les enfants du quart-monde est la même que pour les enfants du tiers-monde ?

**Père Joseph** : Je pense qu'au niveau de l'enfance les approches sont les mêmes. Les enfants, quel que soit le pays, quelle que soit la culture ont profondément en eux-mêmes une soif de justice, ont un besoin de tendresse, une curiosité, un besoin de savoir, un besoin de toucher et aussi un besoin d'être compris et respecté. Je crois que là aussi en tiers-monde, les enfants les plus pauvres que nous rencontrons ont besoin d'être accompagnés au niveau du savoir. C'est pour ça que nous avons créé les bibliothèques dans les rues, c'est à dire des volontaires vont dans les quartiers avec des livres pour partager avec les enfants le savoir qu'ils ont, avec l'ordinateur dans les rues pour pouvoir leur permettre d'avoir chez eux, dans leur propre quartier, l'ordinateur à leur portée.

En tiers-monde, nous avons créé ce que nous appelons la bibliothèque des champs. Nous allons partout où il y a un espace, avec des livres.

Nous mettons des tréteaux pour que les gosses dessinent, on apporte aussi des moyens d'expression par, en créant des jouets, c'est sur le tas. C'est notre idée est toujours d'être le plus proche possible des gens. Il y a toujours une foule de gars de filles, c'est extraordinaire...

Vous savez, j'ai vu un jour, en Haïti, un jeune raconter Le petit chaperon rouge au fin fond des mornes, à deux kilomètres de marche de toute habitation, à des gosses qui étaient là, avides. Et on voyait le loup surgir, c'était absolument formidable, formidable. Ils ont une de ces possibilités d'expression fantastique.

Ces jeunes du tiers-monde sentent l'importance du savoir et ils veulent le communiquer à leurs petits frères, à leurs petits amis. Je dirai qu'en Occident on est gavé. On est gavé d'école, on est gavé

d'université, on est gavé de savoir et on ne se rend pas du tout compte de la richesse que c'est, et on n'a pas cette passion malheureusement de transmettre un savoir que l'on considère parfois d'ailleurs, comme un savoir bourgeois, ce qui est absolument ridicule. Le savoir est universel, il n'est d'aucune classe, il appartient à l'humanité. A cause de ça, il y a un barrage et beaucoup de jeunes qui pourraient transmettre leur savoir à d'autres et bien le gardent pour eux égoïstement, outrageusement.

Je pense que le savoir est devenu une banalité, et je ne sais pas comment expliquer ça, il y a une espèce de sentiment de dégoût. Quand on sait, on se croit supérieur, on ne se rend pas du tout compte que le savoir, on ne l'a obtenu que parce que d'autres se sont donnés la peine de vous le transmettre, ils se sont usés. Ceux qui sont à l'université ne se rendent pas toujours compte que, et c'est très grave, qu'en réalité, leur savoir, ils l'ont obtenu à cause des sacrifices imposés aux ouvriers, aux travailleurs, à ceux qui n'ont eu comme savoir que leur métier, leur certificat d'études. Il y a une inconscience, et c'est pourquoi le Mouvement essaie de sensibiliser les jeunes. C'est en 1968, que j'ai découvert ça, pendant le mouvement de contestation des étudiants. A l'université, ils discutaient des nuits entières. Je voyais tous ces jeunes plein d'intelligence, avec des possibilités considérables, et je me disais : « Ils sont en train de perdre leur temps à faire des discussions, alors que dans les quartiers pauvres, il y a des millions d'enfants qui ne savent même pas lire et écrire ». C'est là, que j'ai inventé le « savoir dans la rue » en disant : il faut que les étudiants viennent apprendre ce qu'ils savent, ce qu'ils ont appris, qu'ils le partagent avec ceux qui malheureusement n'auront jamais la possibilité d'aller à l'université, qui n'auront même pas la possibilité d'apprendre un métier, de suivre une formation. Alors j'ai été dans les bistrots, j'ai été discuter avec eux, et puis j'ai réussi à en gagner quelques-uns, qui sont venus nous rejoindre. Mais c'est très dur.

Ce que je voulais, c'est « que celui qui sait apprenne à celui qui ne sait pas », c'est la responsabilité de tous ceux qui savent. Celui qui sait il a un savoir qu'il doit aux autres et par conséquent qu'il a l'obligation de partager avec d'autres. Il l'a pas eu grâce à lui, il l'a eu gratuitement même s'il a fait un effort normal, nécessaire. Celui qui travaille en usine, vous savez, à l'âge de 17 ans lui aussi fait un effort, et sans chance d'avoir un jour aucun diplôme, aucune licence ou aucun doctorat.

La connaissance ce n'est pas un privilège pour les uns, ce doit être un don à tous, et pour tous, et par conséquent « celui qui a, doit donner à celui qui n'a pas ». Si on avait mis les étudiants en contact avec la misère, avec les couches de population populaire, avec tous ceux qui souffrent, si on leur avait montré tout ce qu'ils pouvaient faire ? Si les étudiants avaient mis leur manifestation au service des pauvres et s'ils étaient allés dans toutes les cités de la région parisienne pour manifester en faisant des bibliothèques dans la rue, en apportant leur ordinateur ou leur alambic comme le font certains volontaires, et bien je pense que cette manifestation aurait eu un sens, et je crois que l'ensemble des milieux populaires des ouvriers, des gens qui vivent chichement et difficilement auraient été entièrement d'accord avec eux, et les auraient soutenus autrement, parce qu'ils auraient découvert qu'entre l'université et le monde des pauvres, de la misère il n'y a pas de fossé, que c'est

vraiment la même humanité qui se bat pour la même cause, celle de la liberté, celle du respect des uns des autres.

